

# LES BATARDS

*Par Fadel Ataallah*

---

La femme se regarda dans le miroir et la glace lui renvoya une image terne. Elle n'avait que vingt ans, mais son métier usait rapidement. Il fallait dès lors penser à l'avenir et enfanter une fille pour perpétuer le métier, à défaut de perpétuer la lignée. Elle se mit donc en tête de choisir parmi ses clients un beau gosse qui puisse l'ensemencer d'une belle enfant. Les nuits passèrent et un beau jour, un beau mec, avec d'incroyables yeux bleus, si clairs qu'ils vous emprisonnaient le cœur, se pointa chez elle. Elle eut presque le coup de foudre pour lui. Elle lui fit l'amour avec amour et refusa de se faire payer. Ainsi, l'encouragea-t-elle à revenir si d'aventure elle ne s'avérait pas féconde ce jour-là. Le stratagème marcha à merveille et il revint plusieurs fois. Elle lui resta fidèle pendant le temps nécessaire et le congédia après, car il devenait collant et jaloux. Elle vivota de ses économies entre-temps, jusqu'au jour où elle sentit l'enfant lui donner un petit coup de patte derrière l'ombilic. Elle sursauta de bonheur. C'est alors, que prise par un étrange sentiment, elle regretta de n'avoir pas demandé son nom à l'homme aux yeux bleus.

Huit mois plus tard. Ce fut une nuit sans lune et sans étoiles, de ces nuits macabres où à Tiznit et ailleurs, les djinns et les éfrits font la fête. Au creux de cette nuit-là, dans le quartier d'Ida Ougfa, un quartier chaud de Tiznit, une femme sortit d'une maison. S'il y avait un peu de lumière, on aurait pu lire sur la porte, en gros caractères arabes l'inscription "interdit de frapper ici" écrite à la chaux .

C'est bizarre : une porte, c'est fait pour qu'on y frappe ! L'explication en est qu'un ancien pacha de la ville, désireux de combattre la prostitution qui sévit dans ce quartier là, avait eu l'ingénieuse idée de proscrire à ses administrés par cette inscription péremptoire et prohibitive, les portes des prostituées notoires. Or, ce fut, comme on pouvait l'imaginer, le contraire qui se réalisa : les clients les moins accoutumés au stupre n'hésitaient plus à frapper à ces portes, sûrs qu'ils étaient de se voir ouvrir une maison close, alors que par le passé, ils encouraient le risque de tomber sur un bon père de famille dérangé à tort, qui les accueillerait avec un gourdin. Ce fut comme une publicité, gratuite qui plus est. Plus encore, la décision pachalique eut incidemment un effet bénéfique pour ce commerce de la chair : les services des proxénètes se trouvèrent dévalorisés et, comme les péripatéticiennes faisaient volontiers l'économie de leurs services, ils se convertirent à d'autres métiers. Quand le pacha se ravisa et lança les moqadems pour réparer sa méprise, elles s'étaient mises à soudoyer ces auxiliaires d'autorité pour ne rien faire d'autre que passer et laisser les choses en l'état. Les inscriptions, telles des enseignes, étaient désormais indispensables pour leur fond de commerces.

Mais passons ! La femme sortit, donc. Il n'y avait personne dans la rue. Tout le monde dormait ou devait dormir. Elle portait un haïk noir dont elle avait relevé un pan autour de sa tête cachant la moitié de son visage sous un voile noir. S'il y avait eu un peu plus de lumière, on aurait vu qu'elle paraissait grosse et marchait difficilement. Elle ne pouvait voir à un mètre devant elle, mais elle connaissait bien son chemin. Ça fait vingt ans qu'elle habitait Ida Ougfa. Elle y était même née. En fait, elle n'était pas grosse, elle le paraissait seulement, car elle portait dans ses bras, sous le haïk, un bébé, son bébé endormi. Il a tout juste un jour et quelques heures ; et si elle marche difficilement, c'est qu'elle vient de mettre bas. Ça lui a pris une heure pour faire les deux cents mètres et quelques qui séparent sa maison de la Grande Mosquée.

S'il y avait eu moins d'obscurité, on aurait pu voir le minaret, immense, avec des branches d'arbres, informes et desséchées, qui l'enserraient en guise d'hypothétiques états. Les guides touristiques, quand ils le font visiter aux groupes organisés, expliquent cela comme étant l'influence architecturale subsaharienne dite du Soudan. Mais notre femme ne se souciait ni du minaret, ni du monde. Quand elle arriva au portail de la Grande Mosquée, et

bien qu'il fasse encore nuit, d'instinct, elle regarda à gauche et à droite et posa délicatement son enfant sur le seuil.

S'il y avait un tout petit plus de lumière, on aurait pu voir qu'elle pleurait. Elle se releva et rebroussa chemin dans le noir, puis elle s'arrêta et retourna au seuil de la mosquée, remit son enfant dans ses bras, l'enserra bien fort et l'embrassa. Ses larmes mouillaient son visage bouffi. Son bébé se réveilla, marmonna un mot à une syllabe à l'adresse des anges et se rendormit. Elle reposa son bâtard, toujours avec délicatesse et s'enfuit en courant. À la voir, on jurerait que ce n'était pas là une femme qui venait tout juste de mettre bas. Sur son sillage, des gouttelettes de sang venaient s'écraser sur le sol poussiéreux.

À deux rues de là, se situe Aïn Zerga ou "la source bleue". Les guides touristiques racontent aux groupes organisés que c'est cette source qui fut à l'origine de la création de la ville. Zinat, la bien nommée pour sa légendaire beauté, après une histoire d'amour qui tourna mal, quitta sa tribu dont elle fut chassée avec son chien pour fidèle compagnon, puis, devenant par la force du repentir une sainte femme, elle vagabonda par monts et par vaux jusqu'à échouer à cet endroit un jour de canicule. Elle n'avait plus d'eau et eut une forte soif, tout comme son chien. Résignée à la fin, elle se prépara à la mort et pria. Son chien, qui n'était ni ermite ni ascète, continua quant à lui à chercher de l'eau. Ainsi, acculé par le désespoir des chiens, gratta-t-il le sol de ses pattes avec frénésie quand, soudain, jaillit des entrailles de la terre, une source à l'eau si claire, si pure que Zinat l'appela la bleue. L'eau amena les nomades qui se sédentarisèrent. La ville prit le nom de sa sainte dévote, à dessein de renflouer plus de baraka et d'encourager les pèlerins à venir la visiter : Ti-Zinat (celle de Zinat) et avec l'érosion du temps et des langues, le toponyme finit par devenir Tiznit, en berbère.

Depuis lors, la ville grandit et eut une histoire assez tumultueuse, ce dont témoigne un poète anonyme du cru dont la muse lui avait soufflé ces vers assez cyniques :

Razzias et pestes,  
Telle est Tiznit et son destin,  
Elle dont les saints patrons sont  
Une pute et son chien.

La source bleue n'est plus bleue. C'est un bassin bâti par des colons français, maintenant presque tari, rond, encerclé d'un mur en arc fait de grosses pierres. À l'entrée, une clôture en fer forgé donne sur un long escalier qui descend jusqu'au niveau de l'eau.

Celle-ci a une couleur vert Nil, on aurait pu la surnommer "la source verte". À présent, elle pue et est polluée. À la surface de l'eau, flottent des flacons en plastique et des sachets noirs de la même matière, autour desquels baignent sans conviction des têtards. C'est devenu au fil des ans un repaire de parias. À la nuit tombée, ils assaillaient les marches de l'escalier pour y dérouler leurs couches de fortune et boire de l'alcool à brûler mélangé à du coca. À côté, contre le mur alentour, non loin du mausolée de Zinat, les riverains jettent leurs déchets ménagers. Les vagabonds y pêchent leur croûte. Le matin, comme la gestion de la municipalité n'est guère rigoureuse, le service de voirie ne passe que quand le chauffeur veut bien se réveiller de sa cuite de la veille. Alors, c'est constamment pour les mouches et autres insectes, un festival gastronomique. Ils proliféraient là à un rythme exponentiel. Les chiens errants aussi rôdaient par là, nuit et jour, car il y avait constamment à boire et à manger.

Il n'avait pas de nom, le bâtard, qui tournait autour des poubelles adossées au mur de la source bleue. Et s'il n'avait pas de nom, c'est parce qu'il n'avait jamais eu de maître : c'était un errant d'origine, depuis qu'il était tombé du cul de sa chienne de mère. Ce devrait être l'énième descendant du chien de Zinat, le saint patron de la race canine locale.

Le bâtard avait faim, une faim de loup ; c'était pour cela qu'il rôdait encore par là et qu'il était éveillé à cette heure tardive de la nuit. S'il faisait encore noir à ne rien voir devant, son odorat affûté compensait. Il pouvait sentir même la puanteur des alcooliques ivres-morts et autres bouseux, recroquevillés en position fœtale, tous endormis sur les marches de l'escalier de la source bleue ; ceux-là même qui avaient vidé les poubelles où son flair, pourtant rendu alerte

par une grosse faim, n'avait même pas pu renifler une miette comestible. Il avait une faim, une faim de loup... Soudain, la brise matinale lui amena une odeur alléchante qui le fit saliver... une odeur de sang... une odeur de sang bizarre, nuancée, quelque peu rance, mais une odeur de sang quand même... Il se mit au trot et deux ruelles après, il suivit la trace olfactive des gouttelettes répandues au sol par la femme de tout à l'heure, qui le menèrent tout droit au portail de la Grande Mosquée.

Il sentit là une drôle d'odeur... une odeur agréable et inconnue que jamais il n'avait senti auparavant... une odeur humaine sûrement, mais une odeur étrange. S'il savait s'exprimer, le chien dirait que c'est le parfum dont Allah arrose les crânes moelleux des bébés, et que toutes les mères reconnaissent ; une odeur mystérieuse et presque mystique. Une odeur humaine ! Le chien avait tant souffert de la race humaine, il se mit donc en garde. Une pierre risquait de jaillir de partout ou de nulle part et le frapper... mais il avait faim, une faim de loup...

Le matin ne s'était pas encore levé, mais des lueurs lointaines l'annonçaient.

Le chien avait l'odorat si aiguisé qu'il distinguait dans les effluves d'odeurs humaines un soupçon de senteur de sang. Il s'approcha et vint lécher le nombril du bébé, il le trouva délicieux. Le nombril n'était pas encore cicatrisé. Le bébé n'avait qu'un jour et quelques heures de vie. Le bébé sentit quelque chose de rugueux, de granuleux, gratter son nombril à l'endolorir. Il cria en pleurant et en agitant ses petits pieds de sorte que ceux-ci se dégagèrent du drap noir où il était enveloppé. Du minuscule petit zizi, une fontaine d'urine fendit l'air, car, à en croire les mères, un enfant qui a peur fait toujours pipi.

Le chien errant, toujours méfiant à l'égard de la race humaine, recula et aboya. Le bébé criait toujours, avec les lueurs lointaines du matin, il pouvait voir ses petits pieds s'agiter. Le bébé pleurait toujours à chaudes larmes. Il avait faim aussi et ne comprenait pas qu'un sein chaud tarde à venir lui emplir la petite bouche, le nourrir de lait et de tendresse. Le chien voyait de plus en plus que cette petite chose humaine était faible, incapable de se défendre, a fortiori d'attaquer. Il avait faim et ces minuscules petits pieds qui s'agitaient, tous pelotés, blancs et tendres, étaient comme une invite à une débauche de festins sauvages. Il s'approcha, ouvrit grand sa gueule. Ses crocs brillèrent dans la nuit, éclairèrent le petit pied gauche du bébé et au moment même où il allait enfoncer ses crocs dans la tendre chair, une pierre vint heurter avec violence son ventre creux de bâtard. Il couina de douleur, ses crocs se desserrèrent et il se sauva... Décidément, cette race humaine !

Sûr qu'Allah protège les enfants ! Le muezzin était venu pour appeler à la prière de l'aurore. Il était un peu en retard. Les lumières du matin commençaient à poindre. Il pressait donc le pas. Arrivé à quelques enjambées du portail, il entendit un bébé crier puis un chien aboyer. Il faisait presque noir, mais il put distinguer vaguement leurs silhouettes respectives. Il saisit vite la situation, en ressentit tout l'effroi et l'urgence et comprit aussi qu'il fallait agir tout de suite. Il se saisit d'un galet qui traînait par terre, visa le chien et le lança avec force. Il n'avait même pas le temps d'hésiter et de craindre de toucher le bébé. Il fallait la lancer, cette pierre, et compter sur Allah pour la trajectoire. Par Sa grâce, qu'Il en soit loué, elle atteignit sa cible, au bon endroit, au bon moment. Le chien heurté, céda et s'enfuit.

- Cette bête t'a amoché le pied gauche, dit le muezzin en voyant la blessure de l'enfant. Celui-ci s'égosillait de douleurs atroces. Le muezzin ne réussit pas à le calmer. Il était blessé et souffrait.

Le muezzin attendit l'arrivée du premier prier et lui confia les clefs du minaret. Il lui demanda d'appeler à la prière à sa place s'il savait le faire, sinon d'attendre la venue d'autres priers. Le bébé ensanglanté, se contorsionnant dans ses bras, il courut au dispensaire le plus proche. L'infirmier de garde, un gros monsieur avec des moustaches touffues, somnolent, suivait avec la prestance de celui qui en avait entendu d'autres, le récit du muezzin. Il badigeonna la plaie d'éosine et passa une gaze et un pansement qu'il scella de sparadrap puis dit au muezzin, quand il eut fini :

- Prie pour lui que ce sale chien ne soit pas enragé, sinon on ne peut même pas le vacciner ton même, car il ne résisterait pas. S'il survit, il aura un pied bot quand même. La bête lui a brisé l'os. Ça aussi, on ne peut rien y faire.

Le muezzin l'entendait à peine, car le bébé criait de plus en plus fort. Il avait noté tout de même que l'infirmier avait traité le chien de sale bête et il pensa en son for intérieur qu'il n'avait pas à le faire, car le chien n'a rien fait d'autre que d'obéir à son instinct, en lui encodé par la Volonté d'Allah et il n'a pêché en rien. L'infirmier demanda à un confrère de préparer un biberon pour le bébé et d'y administrer un sirop calmant pour qu'il cesse de "brailler", comme il dit. Puis il alla au bureau de la permanence où se trouve le téléphone pour aviser la police.

Le muezzin pria pour le bébé et Allah exauça ses prières. Le chien n'était pas enragé. Trois semaines plus tard, il était parfaitement guéri. Une vingtaine de jours durant lesquels le muezzin ne cessait d'aller et venir pour s'enquérir de sa santé, lui amenant vêtements, couches jetables et lait en poudre. Il s'attacha vite à lui. C'était un beau bébé avec d'incroyables yeux bleus, si clairs qu'ils vous emprisonnent le cœur. Il aurait bien voulu le garder pour lui, l'élever comme son propre enfant, mais sa femme, quand il feint d'aborder ce sujet, le toisa d'un regard implicite et se tut. Ce regard, décodé par le muezzin, voulait dire : "Déjà qu'une nichée de bambins ne mange pas à sa faim à la maison et tu t'amènes avec un bébé à adopter. Si je ne connaissais pas tes performances au lit, je jurerais que tu es mêlé à une ténébreuse affaire de cul"...

S'il n'y avait pas eu la femme du muezzin, le destin de l'enfant aurait pu être tout autre, mais depuis Eve, pensa le muezzin en son for intérieur, le métier des femmes n'était-il pas de gâcher le destin des hommes ? Bien sûr, le muezzin avait tort de penser ainsi... les femmes faisaient plus que ça.

Le muezzin se présenta donc à l'orphelinat, le bébé dans les bras. L'employé qui le prit en charge, un gros monsieur aux moustaches touffues, lui demanda de lui remettre une copie de sa carte nationale et les références de sa déposition au commissariat. Il les lui communiqua. Quand il voulut s'en aller, la mort dans l'âme, l'employé lui demanda s'il avait un prénom pour le bébé car, dit-il, il en avait ras-le-bol de donner des prénoms aux bâtards. Le muezzin choisit le meilleur qu'il connaisse avant de répondre :

- Appelez-le Mohamed.

- Non, des Mohamed, y'en a un gros paquet avec ce prénom ici, et un autre paquet parmi le personnel. On galère déjà pour les distinguer, alors... Pas un autre !

- Appelez-le Moussa.

- C'est un drôle de prénom... Moussa ! Moussa ! fit l'employé, joyeusement étonné.

- C'est, expliqua le muezzin enhardi, le prénom du prophète Moïse. Lui aussi, quoique pour d'autres raisons, avait été largué par sa mère sur le Nil...

- Oui, oui, je connais l'histoire, l'interrompit l'employé. C'est que c'est un drôle de prénom, c'est tout, un drôle de prénom...

Et il écrivit Moussa sur le registre élimé. Le jour même de l'appel téléphonique de l'infirmier, et comme à l'accoutumée en pareilles circonstances, la police entreprit des descentes dans les bordels d'Ida Ougfa, avec ordre de ramener au commissariat toute femme ayant depuis peu accouché, pour identifier, le cas échéant, la mère présumée de l'enfant abandonné. Pour ce faire, elle fut assistée d'une gardienne de la prison des femmes de Tiznit ; une femme sévère mais expérimentée, à ce qu'on rapporte d'elle. Quatre femmes au total avaient été interpellées sur la base de ces recherches, toutes présentes dans le bureau de l'officier, chef de la brigade des mœurs, un gros monsieur aux moustaches touffues. Dans le bureau, il y avait outre la gardienne de prison, ses collaborateurs, des inspecteurs de police de la vieille école, comme lui, ceux qui avaient un penchant mal réprimé pour le passage à tabac plutôt qu'aux subtilités intellectuelles de l'enquête, et qui trouvent à leur incompetence intrinsèque, l'excuse toute faite des droits de l'homme.

- Toi ! Où est-ce que tu as foutu ton bébé ? demanda l'officier à la première femme.

Elle était jeune, la trentaine, mastiquait effrontément un chewing-gum et portait une djellaba verte olive.

- J'ai fait une fausse couche, monsieur le commissaire.

Il aimait être appelé ainsi même si ce n'était pas vrai.

- Bon d'accord et l'avorton ? demanda-t-il sur un ton plus doux.

- Je l'ai enterré dans un terrain vague, monsieur le commissaire. Je peux vous y conduire, si vous voulez, monsieur le commissaire.

- Mohamed ! ordonna-t-il à l'un des inspecteurs adossé à la chambranle du bureau, raccompagne-la et je veux le PV cet après-midi.

Mohamed sortit, devancé par la femme qui commença déjà dans ces conditions, et à cause sans doute d'une déformation professionnelle, à tortiller son cul sous la djellaba verte. L'officier se tourna vers la deuxième femme, la vingtaine, portant une robe moulée à son corps aux rondeurs publicitaires.

- Et toi, où est ton bébé ?

- Je ne l'ai pas, je n'ai fait qu'avorter d'un petit fœtus, aussi petit qu'un rat et puis je l'ai jeté aux chiottes.

- Moi aussi, monsieur le commissaire, s'empressa de dire la troisième femme.

L'officier interrogea du regard la gardienne de prison. Elle opina du chef. Elle avait déjà ausculté leurs ventres et même leurs bas-ventres.

- Ahmed, tu m'emmènes ces deux-là. Tu les écroueras et tu les présenteras au parquet pour manœuvres abortives. D'accord ?

- D'ac, monsieur l'officier, dit Ahmed en appuyant sur les consonnes de ce mot.

L'officier le regarda avec des yeux empreints de mépris. Il ne demanda pas à la quatrième et dernière femme où était son bébé : elle était assise sur une chaise et le portait dans ses bras. Elle était vêtue d'un haïk blanc. Seule la tête de son bébé, endormi, en dépassait.

- Qui est l'idiot qui a amené cette femme ?

- C'est moi, dit l'inspecteur M'hamed, surpris.

- Mais qu'est-ce que tu as à la place de la cervelle, vieux con ? De la pâte ou du yaourt ? Elle ne peut pas avoir à la fois un bébé et le jeter.

- Mais les instructions étaient d'amener des femmes ayant accouché depuis peu, c'est toi qui nous l'a dit, objecta l'inspecteur.

- Les instructions, mes couilles oui ! hurla l'officier. Des postillons sortirent de sa bouche.

Il s'interrompit soudain, réalisant la présence de la gardienne de prison.

- Bon, toi, tu décampes...

La femme se leva. Son enfant, une toute petite fille, se réveilla et ouvrit d'incroyables petits yeux bleus, si clairs qu'ils vous emprisonnaient le cœur...

- Quelle putain d'affaire, on ne la solutionnera pas de sitôt ! s'exclama l'officier, actionnant son briquet pour allumer une cigarette qui pendouillait au bout de ses lèvres.

Cette fois, la gardienne de prison protesta. Elle demanda à l'officier sur un ton ferme de surveiller son langage.

# LE BERCEAU

Par Ahmed Bouchikhi

---

Dieu a fait la campagne et l'homme la ville  
W. Cowper, La Tâche

Dimanche. Dix heures vingt-cinq. L'autocar m'abandonne au bord de la route, loin de ma destination. Pas question de prendre la piste, me dit le chauffeur. Trop risqué. Je prends mon sac à dos et arrête un pick-up dans la foulée. Le conducteur, un homme d'une cinquantaine d'années affublé d'un bonnet dressé en cône sur l'occiput, me toise longuement. Méfiant, le regard !

- Où est-ce que vous allez ?

- À la Maison Rouge.

- C'est à trente kilomètres d'ici. C'est votre jour de chance, mais ce ne sera pas de la tarte. Les dernières crues ont drôlement amoché la piste. Allez, grimpez !

Pas de place dans l'habitacle. Tant pis ! Je ferai le trajet en compagnie du bétail. Six chèvres et deux boucs, trop d'un côté et pas assez de l'autre. Trois chèvres pour un bouc me paraît tout à fait équitable, à moins que les deux mâles n'aient d'autres idées derrière les cornes. Les huit passagers me fixent d'un œil torve, un regard oblique qui semble dire : "De quoi je me mêle ? Ils ont raison ; c'est un problème entre quadrupèdes, après tout". Ils finiront bien par trouver un arrangement. La tortue mécanique s'engage sur un sentier étroit qui longe de profondes crevasses. Vaut mieux ne pas penser aux conséquences en cas de dérapage. C'est à la petite cuillère qu'on nous ramasserait. Le vieux tacot poursuit son chemin avec un balancement de dromadaire, au milieu d'une nature en robe de fête. Les amandiers sont en fleurs. Les oisillons réclament bruyamment leur becquée. La rivière murmure. Le printemps. Pas un seul nuage.

J'ignore à quoi ressemble la Maison Rouge, probablement à un petit hameau perdu dans les montagnes, comme on en voit beaucoup dans la région. Je n'avais pas deux mois quand mes parents l'ont quittée. Pourquoi ils sont partis ? Je n'en sais rien, mais je sais pourquoi j'y reviens. Simple curiosité. Une envie de renouer avec ses origines, de voir de près l'endroit où l'on est né. C'est important le rapport à la terre. Le pick-up s'arrête.

- Terminus, vacancier !

- Déjà ??

- Non, il vous reste cinq petits kilomètres à faire... à pied, ça va de soi.

- Rien que ça ! Et par où dois-je prendre, s'il vous plaît ?

- De ce côté-là. Vous voyez cette colline ? Il faudra l'escalader et la redescendre, traverser une rivière et vous êtes arrivé.

C'est clair. Je remercie le conducteur et lui tends un billet de vingt. Il me rend mon argent, l'œil serein cette fois et pétri de fierté. Il n'est pas du genre à profiter du manque de transport dans ce bled pour arnaquer les gens, qu'il dit. Pas aussi rustre qu'il en a l'air le bonhomme !

Après la colline, l'Éverest oui, et la rivière, je tombe sur des maisons en argile rouge. De loin, elles ont l'air de frêles embarcations glissant sur un océan vert. Un gros chien noir vient à ma rencontre, crachant à chaque aboiement une écume visqueuse qui dégouline sur ses mâchoires. Redoutables, les crocs ! Un jeune berger avec une petite flûte à la main rappelle l'animal par un sifflement. Le chien rejoint le troupeau, la queue frétilante, content d'avoir éloigné une menace de ses protégés. Les chacals font des ravages dans les parages, on me l'a dit, mais je ne suis pas un chacal, nom d'un canidé ! Je salue mon sauveur et lui communique l'objet de ma quête.

- Comment vous avez dit qu'il s'appelle votre oncle ?

- Moujahid, Bachir Moujahid.

- Bachir Moujahid... Bachir Moujahid. Non, je ne vois pas qui c'est.

Il faut insister. Insistons.

- Il a perdu un bras à la guerre... en Indochine.

- Ah, le manchot ! Il fallait le dire plus tôt. Sa maison se trouve un peu plus bas, près du marabout. Vous ne risquez pas de vous tromper.

- Merci l'ami, je vous dois une fière chandelle.

Plutôt deux, il m'a épargné de justesse le vaccin antirabique tout à l'heure.

Le manchot ! C'est donc sous cette identité qu'il est connu, mon oncle ? Qu'est-ce qu'il en tire ? Fierté ou regrets ? Il est le seul à le savoir. J'attaque le chemin escarpé. Pente raide. Aucune prise. Je me mets à chanter Brel, à ma façon vu les circonstances.

Etre une heure, une heure seulement

Etre une heure, rien qu'une heure,

Une chèvre légère, légère

Et habile à la fois.

Après un mauvais quart d'heure de dégringolade, j'atteins mon but hors d'haleine et une partie de mon corps, que je n'oserais nommer, en feu. Ah... la belle vallée ! Des chênes, des cèdres, des oliviers, des orangers ; un brin de gaieté dans ces solitudes peuplées de rares paysans endurcis ; un spectacle capiteux à vous faire oublier les tracas de la vie et les brûlures de vos fesses.

Midi trente à ma montre. Un homme m'aperçoit. Il abandonne sa mule chargée de fagots de brindilles et se dirige vers moi, une faucille à la seule main qui lui reste, arborant l'air de quelqu'un qui a déterré la hache de guerre. Aucun doute, c'est mon oncle. Ma tête ne lui dit rien. Normal, après tout. Les présentations s'imposent.

- Oh, Hassan ! Ça alors, je n'en crois pas mes yeux.

Il se rue sur moi et me prend dans son bras. Sa faucille s'agite dangereusement autour de ma tête. Fais gaffe, tonton ! Je tiens à mes oreilles moi !

- Oui, c'est bien moi. Surpris, hein ?

- Agréablement. Et la famille, ça va ?

- Ça va, ça va.

- Comme tu as changé, dis donc ! La dernière fois que je t'ai vu, tu étais à peine aussi haut que trois pommes. La France te va bien, on dirait. On dirait.

Nous entrons dans une immense cour où affleurent des rochers qui servent aussi de sièges à l'occasion. Les deux femmes de mon oncle, l'ancienne et la nouvelle, me saluent à la sauvette. Mal dans leur peau, visiblement, avec cette mine mélancolique qui dépeint les chagrins muets. Un coup de menton du chef et elles regagnent leurs chambres respectives. Je ne vois pas mes deux cousins ; sûrement quelque part en train de bêcher la terre ou d'émonder quelque sarment. On nous sert une carafe de lait frais et des dattes. Fabuleux le lait, exquises les dattes ! Après le déjeuner, poulet élevé au grain et pommes pour le dessert, mon oncle m'offre de visiter les lieux. Volontiers, mais mon berceau d'abord, j'y tiens !

Mon guide me précède, sa faucille toujours à la main. Il scrute les buissons en scandant un chapelet d'injures, son arme brandie au-dessus de son épaule, prête à frapper.

- Ah, ces enfants de salauds de sangliers ! Ils ont bousillé tous mes champs de navets. Si j'en attrape un, j'en ferai de la chair à pâtée pour chiens.

Tout ce carnage avec une seule main et une faucille rouillée ! Ce n'est pas la modestie qui l'étouffe mon oncle ! Il s'arrête au sommet d'un raidillon.

- C'est ici.

Je m'attendais à voir l'une de ces maisons qui meublent les espaces vagues, avec des murs rouges et des toits en roseaux. Non, rien de tout ça. À peine une ruine, un tas de pierres empilées sans esthétique et séparées par des interstices à loger un chat. Un grand arbre - on l'a planté le jour de ma naissance, une idée de mon père - se dresse à l'entrée comme un gardien de sanctuaire. Majestueux avec son feuillage fraîchement ressuscité et son tronc noir traversé de profondes fêlures où une ribambelle d'oiseaux a élu domicile ! La sécheresse l'a rudoyé plus d'une fois, mais il n'a pas cédé contrairement à la majorité des villageois. Coriace, mon jumeau !

- Dans cette pièce, me dit mon oncle.

J'entre dans ce qui ressemblait autrefois à une chambre. Quelques rayons s'infiltrèrent à travers les fissures et éclairent faiblement l'intérieur. Du salpêtre partout. Des plaques de chaux s'écaillent ici et là et dévoilent la nudité des murs. Une sensation de nostalgie matinée d'une inexplicable frayeur me saisit à la gorge. Ce coin étroit humide et sombre, qui vacille au moindre courant d'air, qui lève fièrement la tête au milieu des éboulis, c'est mon berceau. J'y ai vu le jour, j'y ai poussé mon premier cri. Destin, ce que tu es parfois étrange ! Qui aurait cru que l'enfant sorti de ce lieu de désolation, trente ans auparavant, et que tout semblait prédestiner à la vie pastorale, allait finir à Paris, dans un appartement douillet de la banlieue, au cœur de Blanc Mesnil ?

- Je veux voir la tombe de ma sœur.

Mon oncle me conduisit à un petit cimetière dont les sépultures, rongées par le temps et par l'usure, n'ont plus de forme. Juste quelques excroissances éparpillées sur une terre plate où traînent des bouteilles cassées et des sachets en plastique, noirs pour la plupart.

- C'est celle-là, près du jujubier.

Une tombe comme toutes les autres. Trente ans qu'elle gît dans cette triste demeure. Tuée deux fois, par la mort et par l'oubli. Deux larmes échappent à mon contrôle et errent lentement sur mes joues. Poignante, la douleur qui me déchire en ce moment. Une vie coupée dans sa fleur avant ma venue au monde. Aucune photo, aucune trace, aucun souvenir. À l'extérieur de cette enclave où la mort même semble s'ennuyer, la vie est nettement plus gaie. Nous passons à côté de l'Antre de l'Ogresse, nous nous arrêtons un moment devant le Rocher du Corbeau. La Rivière aux Sept Sources est une merveille et les fruits de l'Arbre guérisseur un délice. Des noms sortis tout droit d'un conte. Une ambiance féérique. Le soleil, rouge à présent, ensanglante l'épaulement des montagnes et embrase le couchant. Il faut rentrer. Trop d'émotions pour une seule journée.

La nuit tombe à l'improviste dans ces contrées. Un silence épais, presque tangible, plane sur le voisinage. Il survole les hauteurs, s'incruste dans le bois, gagne la vallée. Puis, tout d'un coup, sans crier gare, son enveloppe invisible se déchire. Les chouettes ouvrent le bal, les grenouilles et les loups les rejoignent aussitôt. Le concert nocturne, où les coassements succèdent aux ululements et les hurlements aux coassements, continue de battre son plein jusqu'au petit jour. Et dire qu'ils arrivent à dormir avec tout ce boucan ! Une nuit blanche pour moi, je m'y attendais un peu. Le climat, l'altitude, le lit... Ce que je n'ai pas prévu en revanche, c'est la présence de mes deux cousins dans la chambre. Si j'avais eu à choisir entre leurs ronflements et les cris abominables de la forêt, je préférerais de loin la douce musique de l'extérieur.

Lundi, tôt le matin. Mon oncle se prépare à m'accompagner. Quelques consignes à ses deux fils et il enfourche sa mule. La pauvre bête ne s'est pas levée du bon pied ; ça se voit aux battements automatiques de ses paupières qui tentent désespérément de chasser la brume du sommeil.

- Allez monte ! Il y a assez de place pour deux.

Je monte.

Irrésistible, le paysage, le matin ! Les nuées d'oiseaux qui s'envolent, effarouchés par la cadence de notre monture, les fines gouttelettes qui saupoudrent les plantes, les toiles d'araignées bercées par de légers souffles à l'entrée des grottes, l'air pur, la beauté dans toute sa plénitude... Pour le plaisir des yeux, voir la campagne et... Y VIVRE.

Mon oncle me dépose au bord de la route, l'autocar en ville, et l'avion à Roissy Charles de Gaulle. Je regagne mon appartement rue Fernand Léger où m'attend, tapi dans chaque recoin, roulé derrière chaque meuble, le spectre de cette indésirable concubine qui effraie les esprits les plus rudes : la solitude. Et mon existence reprend son cours, telle une rivière égarée qui sillonne vainement le désert, vivante par endroits, sèche par d'autres. Vivement l'année prochaine.

## TERMINAL 2

*Par Najib Fassi Fihri*

---

Il s'assit lourdement sur le seul tabouret vide de la cafétéria, posa son attaché-case contre le comptoir et commanda une bière. Il pestait contre le retard du Thalys qui avait quitté Bruxelles une demi-heure après l'heure prévue. Résultat : l'enregistrement pour le vol de 15h25 à destination de Casablanca était clôturé et il était obligé d'attendre le vol du soir. Près de 5 heures d'attente. Il prit nerveusement son téléphone portable et appela chez lui pour prévenir du retard.

Il demanda sans grand espoir à sa femme d'aller seule au dîner auquel ils étaient conviés ce soir-là et de l'excuser auprès de leurs amis. Si l'avion n'avait pas de retard, il pourrait la rejoindre directement là-bas. Il passa ensuite plusieurs coups de fil pour annuler ou reporter d'autres engagements. Il resta ainsi pendu à son téléphone portable pendant une bonne vingtaine de minutes. Lorsqu'il eut terminé, sa bière était tiède. Il but malgré tout une longue gorgée en faisant la grimace et alluma une cigarette. C'est à ce moment qu'il remarqua son voisin de comptoir, qui le fixait d'un œil mi-narquois mi-compassant, avec cet air que prennent les gens qui veulent engager la conversation. N'ayant aucune envie de parler, il se tourna ostensiblement dans la direction opposée et essaya de s'intéresser aux voyageurs se soumettant à la procédure de fouille qui précède l'entrée en salle d'embarquement. Certains d'entre eux, après s'être délestés de tous les objets métalliques ou susceptibles de l'être, faisaient malgré tout sonner l'alarme du portique de sécurité et devaient subir la fouille corporelle... Il a toujours trouvé cocasse leur attitude à ce moment là. C'était un mélange d'inquiétude et de mépris, de soumission et de défi. Il se retourna à la recherche d'un cendrier et son regard croisa de nouveau celui de son voisin.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et svelte avec des épaules particulièrement larges qui lui rappelaient celles d'Anthony Perkins. Son teint basané contrastait avec ses cheveux blancs et ses yeux vert-gris. Il portait un lourd manteau de laine qui accentuait la largeur de ses épaules et qui, surtout, surprenait compte tenu de la chaleur qui régnait dans ce terminal 2 de l'aéroport Charles De Gaulle. Il avait posé au pied du tabouret et à côté de l'attaché-case, un sac bleu ciel fluo qui dénotait parmi les bagages noirs ou gris qui font le standard dans les gares et les aéroports. L'homme profita des dix secondes qu'avait duré cet examen pour engager la conversation :

- Vous avez raté votre avion ?

La réponse fut instantanée et quelque peu agressive :

- Ça se voit ! Je dirai même que ça s'entend !

- Désolé, mais j'ai l'excuse de la promiscuité. Vous semblez bien malheureux pour quelques malheureuses petites heures. Cela fait si longtemps que je me suis affranchi de l'heure qui passe... Je ne comprends pas que l'on puisse rester l'otage du temps. L'être humain n'a aucune notion du temps. Je veux dire qu'il en a une vision inversée. Il nous faut un nouveau Galilée et un nouveau Copernic.

- Comment cela ?

- Pendant des siècles, on a cru que le soleil tournait autour d'une terre plate. On continue d'ailleurs à dire que le soleil se lève et se couche. Un jour viendra où l'on comprendra que le temps est immuable, qu'il ne passe pas et ne s'écoule pas, qu'on ne peut ni le perdre ni le gagner et qu'on ne peut encore moins "donner du temps au temps", comme le disait ce bon vieux Mitterrand.

- Vous, vous avez lu le dernier Marc Lévy !

- On ne peut rien vous cacher... Alors arrêtez de vous exciter comme ça pour cinq malheureuses petites heures !

- Mais de quoi vous-mêlez vous, Monsieur ?

- Je m'appelle Abdelaziz. Je suis Français d'origine kabyle. Mais tout le monde m'appelle "Le prof".

- Enchanté. Moi, c'est Mehdi et je suis Marocain de Casablanca. Vous êtes vraiment dans l'enseignement ?
- Je le fus dans une autre vie. J'enseignais à Alger. J'avais une épouse et une fille, Leïla. Je les aimais toutes les deux. Et un jour, Maryse, c'était le prénom de ma femme, et Leïla partirent en France pour Noël et ne rentrèrent jamais plus. Je les cherche depuis ce jour là. Cela fait plus de quinze ans maintenant.
- Cela fait quinze ans que vous êtes en France pour les retrouver ?
- Oui.
- Et vous habitez Paris ?
- Oui, avenue Georges V.

Mehdi ne le crut pas : "Le prof" n'avait vraiment pas le look pour résider dans un quartier aussi huppé. Il remarqua que son voisin lorgnait sur leurs verres de bière vides. Il fit signe au barman et en commanda deux autres. Il alluma une nouvelle cigarette et en offrit une au "prof", qui l'accepta avec empressement.

Ce dernier reprit :

- En réalité, j'habite au 15 en hiver et au 58 en été. Question d'exposition et d'ensoleillement.
  - ??
  - Mais, même avec deux adresses, on me considère comme un SDF !
  - Quel gâchis ! Qu'avez-vous fait de votre vie ? demanda Mehdi avec compassion.
  - Rater sa vie est un droit inaliénable !
  - Vous trichez encore, j'ai entendu cette phrase dans "Le fabuleux destin d'Amélie Poulain".
  - Je suis tombé sur un os aujourd'hui ! Bon, il faut que j'y aille.
  - Votre vol est annoncé ?
  - Mon vol ? Mais je ne pars pas en voyage ! J'aime l'ambiance de l'aéroport : entendre les noms de lieux magiques : Istanbul, Rio, Los Angeles... Regarder des personnes qui se côtoient, se parlent même parfois, mais qui ne se reverront jamais plus... Enfin ! soupira le "prof" en se levant. Et merci pour la bière !
- Et en quelques instants, il disparut dans la foule. Tout en pensant avec sympathie à ce drôle de type, Mehdi termina sa bière et régla la note.
- C'est au moment de quitter la cafétéria qu'il s'aperçut que son attaché-case avait disparu. Le sac bleu ciel fluo était toujours là !